

TANTE GERTRUDE

Gertrude Trenkaven pouvait passer pour le modèle des ménagères de Bruges. Les rares personnes qui pénétraient chez elle — elle n'aimait pas les visites, qui mettent toujours un peu de dérangement dans une maison — affirmaient qu'on ne voyait pas un grain de poussière sur ses meubles, même après une bourrasque de vent d'est ; que chaque objet y occupait de temps immémorial une place invariable, et qu'elle avait tellement l'habitude de s'asseoir toujours de la même façon sur la même chaise, que sa jupe, son châle et son tablier y reprenaient naturellement les mêmes plis.

Gertrude Trenkaven ne s'était point mariée. Ses parents étaient morts depuis longtemps ; ses frères étaient partis ; elle s'était trouvée seule. Cela ne lui avait pas été aussi pénible qu'on pourrait le croire ; elle n'était point bavarde et estimait qu'une femme digne de ce nom trouve toujours à s'occuper dans son ménage. Le travail est un bon chien de garde contre l'ennui : Gertrude travailla du matin au soir et ne s'ennuya point.

Elle se levait de bon matin, et s'en allait entendre la première messe à la chapelle du béguinage. Et même il lui était venu à la pensée de se faire béguine ; mais, réflexion faite, elle y avait renoncé. Les béguines s'occupent de bonnes œuvres, vont visiter des malades : il y avait là dedans trop de mouvement pour Gertrude. Elle rentrait donc chez elle après la messe et vaquait aux soins de son ménage. Elle avait assigné à chaque jour sa tâche. Tel jour, elle frottait les meubles avec un marc au de laine et de la cire ; tel autre, elle récurait ses cuivres ; une autre fois, c'était le tour des vitres, du carrelage ou du plancher. Il y avait les jours de grande lessive et les jours de petit savonnage ; il y avait les jours ou plutôt les heures de raccommodages.

Ces heures-là, c'étaient les heures favorites de Gertrude Trenkaven. Elle s'installait sur sa grande chaise, auprès de la large et profonde manne d'osier où s'entassait le linge malade, qu'elle empilait sur la table soigneusement plié à mesure qu'elle l'avait réparé. Il y a un plaisir d'artiste à faire du neuf avec du vieux, à mettre une pièce à la place d'un trou, à entre-croiser régulièrement les fils d'une reprise ; ce plaisir-là, Gertrude en jouissait avec orgueil.

Elle vivait donc ainsi, et elle en était même venue à ne pas comprendre qu'on pût vivre autrement. Mais la face de ce monde est changeante, dit l'Écriture. Les frères de Gertrude s'étaient mariés au loin. Il arriva que l'aîné mourut dans une épidémie, et sa femme ne lui survécut que quelques jours. Ils laissèrent une fillette de douze ans, qui tout naturellement fut amenée chez sa plus proche parente, sa tante Gertrude Trenkaven.

Gertrude n'avait pas le cœur sec, et elle pleura sincèrement son frère. Mais il y avait si longtemps qu'elle ne l'avait vu ! qu'il fût mort ou vivant, c'était à peu près la même chose pour elle. Ce qui lui fut pénible, c'est l'arrivée de la petite Lina : quel élément de désordre qu'une enfant dans une maison bien rangée ! Mais Gertrude était juste et incapable de se dérober à un devoir ; elle accueillit sa nièce aussi amicalement qu'elle put ; mais elle trouva tout simple de lui faire partager la vie qui était pour elle l'idéal du bonheur. Lina alla donc tous les matins à la messe au béguinage, frotta les meubles, récura les cuivres, prit part à la lessive et au savonnage ; et, les après-midi, elle eut sa place près de la table et sa tâche de linge à raccommoder.

Au bout de trois mois, elle était devenue pâle, languissante et presque muette ; mais elle obéissait au moindre signe de sa tante, frottait, bro-

sait, causait avec la régularité d'une mécanique montée. "Vraiment, se disait Gertrude, j'avais tort de redouter la société de cette petite : elle est vraiment très sage." Lina était en effet si sage, si sage qu'elle mourait d'ennui.

Les choses en étaient là, lorsqu'il arriva d'Amérique une lettre à l'adresse de Mlle Gertrude Trenkaven. La lettre était de son second frère, Jacques, et cela l'étonna : il ne lui écrivait jamais qu'à sa fête ou au jour de l'an.

"Ma chère sœur, disait Jacques Trenkaven, tu dois te rappeler qu'en quittant Brême il y a quatre ans, j'ai dû laisser en nourrice dans un village voisin mon petit Jean qui n'avait que trois mois. Il y est toujours resté depuis, et nous comptons, ma femme et moi, le reprendre l'an prochain quand nous reviendrons en Europe. Mais voici que le mari de la nourrice m'écrit qu'il quitte le pays, et il me demande ce qu'il faut faire de mon enfant. Je lui ai répondu de te l'envoyer ; il ne te donnera pas grand-peine, il doit savoir parler, manger et courir tout seul. Ma femme aimerait mieux le faire venir, mais je n'ai trouvé personne qui pût me l'amener."

La lettre finissait en compliments ; mais Gertrude s'en souciait bien ! Un enfant de quatre ans ! Quelle manie avaient donc eue ses frères de se marier, pour lui jeter ensuite leurs enfants sur les bras ! Après Lina, qui au moins était douce et silencieuse, un garçon, un diable sans doute ! Elle qui était si tranquille !

Elle s'enfonçait dans ces réflexions désagréables, lorsqu'on frappa à sa porte.

"Mlle Trenkaven ?" dit un homme qui portait une petite valise et tenait un enfant par la main. C'est vous ? Voilà le petit, tel qu'on me l'a remis, en bon état et en bonne santé ; et voilà ses petites affaires. Je me salue maintenant, j'ai un train à prendre tout à l'heure. Bonsoir, petit : embrassons-nous !... Nous étions déjà une paire d'amis : il est tout à fait gentil, cet enfant-là."

L'homme salua Mlle Trenkaven, embrassa l'enfant et partit. Tout cela s'était fait si vite, que Gertrude n'avait pas eu le temps de se rendre compte des événements.

Le petit Jean, debout devant elle, la regardait d'une façon qui voulait dire : "Qui es-tu, toi ?" Il paraît que son examen ne le satisfait pas, car il lui tourna le dos pour aller du côté de Lina, qui lui souriait.

"Veux-tu jouer ?" lui demanda-t-il sans plus de présentation.

Jouer ! sûr ment, Lina ne demandait pas mieux ; mais est-ce qu'on joue dans la maison de tante Gertrude ? Lina la regarda de côté. Elle s'était assise pour vider la valise, et elle inspectait les petits vêtements qu'elle

contenait. Ils étaient en bon état : rien à raccommoder pour le moment. Cette découverte donna une certaine sérénité à sa physionomie, et Lina, rassurée, posa sur la table le torchon qu'elle ourlait et se mit à jouer avec Jean.

Celui-ci n'entendait pas rester tranquille.

"Viens !" dit-il en tirant Lina par son tablier. Et, comme elle n'osait pas se lever, il la quitta pour courir à l'autre bout de la salle, où le balancier du vieux coucou promenait son disque de cuivre jaune. Il allongea la main pour le toucher.

"Touche pas !" lui cria Lina épouvantée. Il se retourna, étonné : chez sa nourrice il touchait à tout. Il alla regarder de près, de trop près, des figurines de porcelaine qui ornaient la cheminée : cette fois ce fut Gertrude qui lui dit d'un ton courroucé : "Touche pas !" Il voulut grimper sur une chaise pour examiner un petit saint Jean en cire, des fleurs artificielles sans globe, de gros coquillages et un magot de Chine, rangés en ligne sur la commode : Gertrude s'élança sur lui pour le remettre à terre. Le petit se mit à pleurer, les poings dans ses yeux.



"Ce sera pour le désert", dit-elle. (P. 10, col. 1.)